DOA

Le serpent aux mille coupures

SÉRIE NOIRE

Gallimard

Source gallimard.com

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

Extrait de la publication

DOA

Le serpent aux mille coupures

GALLIMARD

© Éditions Gallimard, 2009.

I haven't slept for two days
I've bathed in nothing but sweat
And I've made hallways scenes for things to regret.
My friends they come.
And the lines they go by

Tonight I'm gonna rest my chemistry
Tonight I'm gonna rest my chemistry

INTERPOL, Rest my Chemistry

Extrait de la publication

Extrait de la publication

H + 6

Sous ses pieds, le sol dur, irrégulier. Gelé. Baptiste Latapie trébucha, se rattrapa de justesse au câble métallique d'un palissage, maugréa et leva les yeux vers le ciel. À peine un liseré blanc-roux incurvé et une ombre grise pour signaler que la nouvelle lune était là. La *lumière cendrée*, l'Ancien lui avait dit que ça s'appelait comme ça, un jour. Lumière cendrée, tu parles, un pauvre croissant de lune, oui, qu'éclairait que pouic. Il connaissait bien le coin, Baptiste, pourtant, mais là, on n'y voyait presque moins que dans le cul d'un nègre ! Un nègre. Nègre. Le nègre. Nègre. Négro. Baptiste sourit presque de sa bonne blague.

Presque.

L'Ancien et ses mots, l'Ancien qui savait tout. En fait, il savait rien, l'Ancien, l'avait pas fait l'école longtemps. Mais les livres, ça, il aimait. Tous. Il les bouffait en entier, ouais, toutes les pages et tout. *Merda*, quand il est parti de la tête, à la fin, pas étonnant que ça ait refoulé, tous ces mots. C'te bordel ! Dans les derniers temps, l'Ancien il parlait non-stop, comme y disent les jeunes. Et quand il parlait pas, il gueulait ! Mais, ça avait pas trop duré, heureusement, parce que ça fichait tout le monde sur les nerfs,

son mal. Et puis, à force, il s'épuisait l'Ancien, il se vidait, comme sa tête.

Son Ancien, son père. Le patriarche Latapie. Tout le monde le respectait à Moissac, dans le temps. Quand il y avait un problème avec les vignes ou entre récoltants, c'était vers son Ancien que les gens ils se tournaient.

Il devait être mieux, là-haut, maintenant. Au moins, il était pas obligé de subir ce qu'ils subissaient, tous, au *païs*. Ouais, il était bien mieux là-bas qu'ici, l'Ancien. Comme ça, il l'avait pas vu débarquer, le singe. Presque trois saisons qu'il avait repris l'exploitation au père Dupressoir, l'autre. C'était arrivé juste après sa mort, à l'Ancien. Il avait eu de la veine, parce que jamais il aurait admis qu'un macaque prenne racine ici, l'Ancien. Il l'aurait pas laissé faire, le Dupressoir, s'il avait été là, l'Ancien. Déjà qu'il aimait pas quand les *borgés* du Nord et les *Englés* venaient racheter les fermes et les terrains pour y foutre leurs piscines, alors un putain de nègre, jamais !

Avec des gestes de plus en plus nerveux, Baptiste Latapie se mit à tirer sur son gant en laine, accroché par un sarment de vigne quand il s'était retenu pour ne pas tomber. En le libérant de force, il le déchira, jura en occitan et leva ses tenailles pour couper avec rage le fil de fer sur lequel il s'était appuyé. Puis un deuxième, un troisième, sur toute la hauteur du palissage et une bonne dizaine de mètres de long. Le rang de vignes derrière lui subit le même sort sur trente pas avant que Baptiste ne passât au suivant. C'était le mois de janvier, bientôt la saison du fléchage pour le chasselas. Il allait faire comment le boucaque, hein, si la moitié de ses palissages était à retendre ? Hein, comment ?

Un macaque à Moissac ?! Un nègre chez eux ?! Qui vou-

Extrait de la publication

lait faire du grain AOC ?! Coupe ! C'était leur raisin, leur *païs* ! Coupe ! Pas de macaque paysan ! Coupe !

Cela faisait déjà une bonne heure, qu'il y était, Baptiste, à sa besogne, sur la parcelle du singe. Et il s'acharnait, malgré le froid, la fatigue et la nuit.

Coupe ! Il avait déjà dû en cisailler une bonne centaine, des câbles. Et c'était pas fini. Coupe !

Parce qu'il fallait y faire entrer dans la tête, au boucaque, pas y laisser croire qu'il pouvait gagner. *Michanta herba, creis lèu*. Oui, elle pousse vite, la mauvaise herbe. Parce qu'il avait pas encore compris, le singe. Les *forastiers* dehors ! Coupe ! Pas d'étrangers ici ! Pas de macaque paysan ! Coupe ! Le nègre ! Coupe ! Coupe ! Le singe ! Coupe ! Coupe, coupe, coupe, coupe… Tue !

Baptiste Latapie, exténué, fit une pause après son accès de fureur vengeresse. Il haletait. Poussé par la boule dans son bas-ventre serré d'émotion et d'envie de pisser, il se rapprocha de la lisière du Bois des Moines. Vieille pudeur héritée de l'Ancien, malgré la solitude nocturne et l'obscurité, il avait besoin de l'abri des arbres pour se soulager.

Baptiste s'enfonça d'un pas entre les troncs noirs et guetta alentour avant de défaire sa braguette. En contrebas, le serpent clair d'un ruisseau s'étirait entre les parcelles et les champs. Autour, les ondulations des coteaux à chasselas, gris dans la nuit. Ses coteaux. Son *païs*. Son beau *païs*.

À lui.

Le regard du paysan se porta vers une ligne de crête derrière laquelle, à un kilomètre à peine, se trouvait la ferme que le nègre habitait, avec sa femelle — quel autre nom pour une Blanche qui copulait avec un boucaque ? — et leur sale gamine. Parce qu'ils s'étaient reproduits, ces animaux-là !

Extrait de la publication

Impossible de l'apercevoir d'ici et c'était aussi bien. Sinon, Baptiste Latapie était pas sûr qu'il y aurait pas fait une descente, à leur ferme. Pour en finir une bonne fois pour toutes. En plus, ils étaient isolés, ces cons-là ! Autour, il y avait plus que des résidences secondaires ou des gîtes et, en cette saison, tout était fermé.

Mais les autres avaient dit de plus s'approcher trop près, à cause des gendarmes qui tournaient dans le coin, depuis les dernières plaintes du père Dupressoir et du singe. Ils étaient même venus de Toulouse pour enquêter, quand ça avait cramé. Et comme ils avaient rien trouvé, ils surveillaient.

Alors c'était la guérilla, comme ils disaient les autres, les Cathala, les Viguie, les Fabeyres et tous les exploitants qui voulaient pas de macaque au *païs*. La guérilla. À l'usure qu'ils l'auraient. Ici, ils y revenaient chacun leur tour, comme le mauvais temps. La nuit, tard, quand personne passait et qu'ils savaient que les gendarmes étaient ailleurs.

Pouvaient pas être partout, les gendarmes.

Et là, les deux patrouilles de la brigade avaient filé à l'est, du côté de Lafrançaise, vers les dix heures du soir, comme si le feu leur brûlait au cul. Alors lui, il était tranquille pour sa petite opération commando anti-nègre du jour.

Perdu dans ses guerrières pensées, Baptiste Latapie n'entendit pas immédiatement le ronronnement du moteur qui, depuis quelques secondes, s'élevait de la route toute proche. Il n'y fit attention qu'au moment où le véhicule changea de régime pour s'arrêter près du ruisseau. Il s'accroupit et écouta, pris de panique. Et lui qu'avait laissé sa mobylette dans le fossé là-bas en bas.

Moteur au ralenti. Plus rien ne bougeait. Qu'est-ce qu'ils foutaient ? Des pandores ? Non, pas possible, et puis c'était

Extrait de la publication

un gros moulin, à essence, plus sourd, plus puissant que le diesel d'une estafette.

Baptiste se mit à courir, le corps cassé en deux, jusqu'à la corne du bois, pour voir de quoi il retournait. Il découvrit, à trois ou quatre cents mètres, une paire de phares, des machins modernes, blanc-bleu, au *zénon* ou un truc du genre, qui précédaient la silhouette blanchâtre et fantomatique d'une grosse bagnole, façon 4 × 4, arrêtée à l'embouchure du chemin qui montait dans sa direction.

Un des occupants alluma un plafonnier qui révéla trois silhouettes, des hommes, à l'intérieur. Ça discutait sec, fort, mais pas en français. Pas en occitan non plus. Baptiste observa qu'ils se passaient une carte routière en faisant de grands gestes. Puis le passager arrière pointa du doigt vers le tableau de bord et, quelques secondes plus tard, la voiture se remit en route.

Vers lui.

Pas bon du tout, ça.

Baptiste Latapie recula doucement, toujours replié sur lui-même, et se cacha aussi bien que possible derrière un tronc. S'ils s'approchaient trop près, il se tirerait entre les vignes, à travers la parcelle du boucaque. Avant qu'ils le rattrapent…

Mais c'étaient qui, ces *figassièrs*[1], d'abord ?

« Doucement, Feíto ! Et relève-moi les suspensions du Range, j'ai pas envie que tu me le racles sur une pierre ! » L'homme qui venait de s'adresser au conducteur, dans un espagnol madrilène sec et méprisant, était assis sur la ban-

1. Voleurs de figues, en occitan.

quette arrière et tentait, autant que possible, de ne pas être bringuebalé de droite et de gauche par les irrégularités du chemin pierreux. « Et monte le chauffage, *tengo frío* ! » Il resserra son manteau en cachemire sur son complet gris sombre. Il avait le visage allongé et soigné, la petite quarantaine. Un bel homme apprêté, dans la force de l'âge, qui entretenait sa forme.

Feíto fouilla du regard le tableau de bord, ne sachant trop quoi faire. Il était aussi vil et épais que l'autre était racé et fin. Engoncé dans un costume trop étroit pour sa musculature taurine, il avait les yeux bridés et enfoncés de ses ancêtres *indios*, et un gros nez plat, tordu, entaillé jadis par la caresse d'une machette. Le coup l'avait défiguré mais pas tué, et il lui avait valu son surnom, *Feíto*, le petit affreux.

La brute se tourna vers son *boss*, Javier Greo-Perez, installé sur le siège passager, et l'interrogea du regard.

« Laisse Rodrigo », murmura Javier, dans une langue traînante aux accents colombiens. Il se retourna vers le râleur. « Adrián, *mi hermano*, relax. » Il avait prononcé le mot à l'américaine, *rii-laxe*. « Je te promets, si Rodrigo te la casse la voiture, je t'en rachète une autre pareille, avec tous les gadgets. Allez, dix autres ! On a *la plata* et avec les affaires qu'on va bientôt faire ici, on en aura encore plus, *no* ?

— Ce n'est pas la question. Je n'ai juste pas envie de passer ma nuit ici si *tu*… », Adrián Ruano, lèvre supérieure retroussée et hautaine, détailla un instant les replis de la nuque du conducteur, « ton… ton garde du corps fait une fausse manœuvre. Il n'est pas habitué aux routes d'ici et, à cette heure-ci, on ne trouvera personne en cas de problème. Déjà que le lieu du rendez-vous est peu pratique… »

Extrait de la publication

Javier Greo-Perez fit bruyamment claquer sa langue contre son palais. « *Chinga*, t'es pas content depuis hier parce que j'ai dit à Rodrigo de conduire ta caisse. T'aimes pas prêter tes affaires, *no* ? Mais, tu sais, il faut aussi que les domestiques s'amusent… », il balança un regard en coin à son *sicario*, pour voir s'il réagissait, mais l'autre ne broncha pas, concentré sur le chemin. Une chose à la fois.

Adrián observa le profil du jeune Colombien écrasé par la lumière du plafonnier. Le séducteur sud-américain type, visage carré et bronzé, grandes dents blanches en embuscade dans une bouche large et pulpeuse, nez légèrement busqué, des yeux noirs sans fond et une épaisse tignasse brune, longue et lissée au gel jusqu'à la nuque. S'il avait eu meilleur goût en matière de fringues, il aurait été baisable. En l'état, il n'était qu'un bellâtre pécore plein aux as. Qui plus est, il détestait les *jotos* comme Ruano.

« Et puis t'es vexé parce que ton truc, là », Javier montra l'écran du GPS », il a pas marché. Ça sert à rien de payer des appareils si cher s'ils marchent pas. T'aimes pas te faire avoir, *no* ? Moi non plus, remarque, mais je l'aurais rapportée, la voiture, à ta place ! »

À l'arrière, Adrián Ruano se rencogna dans sa banquette. Mieux valait ne pas faire remarquer que le GPS avait besoin de destinations claires, pas d'adresses perdues à *nullepartland*. Le gamin supportait mal la contradiction et avait la réputation d'être sujet à de violents accès de colère meurtriers. Raison pour laquelle son père, Alvaro Greo-Perez, l'avait envoyé se mettre au vert en Espagne après le dérapage de trop avec la fille d'un proche de la présidence colombienne. Ce genre d'exploit, même le vieux Perez ne pouvait pas l'étouffer.

Extrait de la publication

Et lui, Adrián Ruano, il ne pouvait rien refuser au vieux Perez. Ergo, il devait s'occuper du fils, l'occuper surtout, en l'aidant à développer les intérêts de la *famille* en Espagne. Don Alvaro avait *gentiment* insisté. Et cela faisait assez longtemps qu'Adrián Ruano fréquentait ces gens-là pour savoir comment ils fonctionnaient et ce que ça voulait dire, quand ils insistaient. Même si les Greo-Perez avaient accepté de bosser avec lui et fait sa fortune, et même si lui, brillant jeune avocat de Madrid, en retour, avait consolidé une partie de la leur ici, il demeurait un simple *domestique*. Et les domestiques ne devaient pas insulter le fils d'*el patrón*. Et les domestiques devaient obéir quand le fils d'*el patrón* disait *tu passes derrière et nous, on conduit,* même si ça faisait chier, dans sa propre bagnole.

À l'avant, Javier poursuivait son monologue. « Et puis l'endroit du rendez-vous, c'est pas moi qui l'ai choisi, c'est tes amis. »

Adrián secoua imperceptiblement la tête. Si Javier ne s'était pas laissé convaincre par une fin de race anglaise de vingt ans de joindre l'agréable à l'utile dans un Relais & Châteaux pas loin d'ici, ils n'auraient pas atterri dans ce trou. La British, *una puta* installée à Madrid pour trouver le soleil et un mec riche à marier, avait harponné Javier à une fête quelques jours plus tôt. *Y este idiota*, il avait voulu l'impressionner, lui faire plaisir. Ah, elle avait un beau cul et elle devait baiser élégant, cette *pequeña perra*[1] snobinarde, enfin, si on aimait ça, mais *putamadre*, le *business*, c'était le *business*.

« J'espère que c'est pas encore des *puñales* tes amis, là, *no* ? »

La chose qui avait fait plaisir à Adrián Ruano, ce matin,

1. Petite chienne, en espagnol.

Extrait de la publication

c'était quand cette pute était arrivée au petit déjeuner tête baissée avec une démarche bizarre, des lunettes noires et un foulard autour du cou, et qu'elle s'était assise le plus loin possible de Javier. Apparemment, sa première vraie nuit avec le bel hidalgo avait été éprouvante. L'avocat aurait pu la prévenir avant le départ mais elle l'avait pris de haut dès les premières minutes de leur rencontre et pendant tout le trajet qui avait suivi, alors… Il se contenta d'esquisser un sourire.

« *Oï !* » Javier lui attrapa le bras et le secoua. « Pourquoi tu rigoles ? Ça te fait marrer quand je te demande si c'est des tapettes tes amis ?

— C'est des types solides. *Y su famiglia* », Adrián avait volontairement utilisé le terme italien désignant la famille, son regard, redevenu sévère, planté dans celui du Colombien, « est très sérieuse aussi. Des gens bien. Honorables. » Adrián se retint de soupirer. Dommage que le père de Javier tienne tellement à lui. « Et ton père a confiance. »

À la mention de son père, Javier se retourna et replia ses bras sur sa poitrine, comme un gosse boudeur. Tout ce qu'il avait, ce qu'il faisait, les gens qu'il connaissait, ce pour quoi on le respectait, tout cela n'était là que grâce à Don Alvaro. Celui que tout le monde craignait vraiment, c'était Don Alvaro. Et Javier n'aimait pas qu'on le lui rappelle trop souvent.

Rodrigo ralentit avant de s'arrêter complètement. Il coupa le moteur sans éteindre les phares. Dans le halo bleu pâle, les troncs serrés d'arbres dégarnis par l'hiver. Les trois hommes étaient parvenus à leur destination, le Bois des Moines, au bout du chemin du même nom, pas loin d'un hameau appelé Piac, bled perdu du Tarn-et-Garonne, dans le sud-ouest de la France.

« Alors, ils sont où, tes copains honorables ? On est à l'heure et eux, ils sont pas là. » Javier avait parlé sans desserrer les dents ni les bras. « On fait quoi, *ahora* ?

— Maintenant ? » Adrián Ruano se laissa glisser sur le cuir de la banquette arrière. Il regarda dehors mais, avec le plafonnier allumé et l'obscurité extérieure, ne vit que le reflet de son visage, grisâtre comme celui d'un mort. « Maintenant, nous attendons. »

« Encore un ! »

Les deux hommes observèrent, tendus, le break de gendarmerie, gyrophares allumés, qui fonçait sur la voie opposée de la nationale.

« Il se passe quoi, à ton avis ? » Jean-François Néris jeta un œil dans le rétroviseur pour suivre le trajet des lumières bleues clignotantes. Bientôt, elles disparurent dans la nuit. « Ils cherchent quelqu'un ? C'est le deuxième en dix kilomètres. Et tout à l'heure, le barrage, à la sortie de l'autoroute…

— *Non te apprenneti*. »

Néris laissa échapper un râle d'impatience. « Bien sûr que je m'inquiète ! »

Simone Cannavaro esquissa un sourire, invisible pour son compagnon. Il avait répondu en napolitain. Par flemme et aussi par provocation, parce que Néris ne le parlait pas ou plus. Le petit *Gianfranco* était né en France, il n'avait jamais habité en Campanie, s'était intéressé à l'italien seulement pour des raisons pratiques et se débrouillait mieux en anglais et en allemand, un truc qui énervait Simone Cannavaro. Fallait pas oublier qui on était et d'où on venait. « Il se passe rien. » À peine une pointe d'accent dans les paroles de Cannavaro.

Extrait de la publication

Lui aussi parlait plusieurs langues, couramment même. Sa grande fierté. Le seul truc qui l'ait jamais vraiment intéressé, à l'école. Les langues et apprendre à faire des affaires. Sur ce plan-là, Néris et lui étaient pareils. Et ils étaient très complices, tous les deux. Plus, en fait, qu'avec les autres Neri, là-bas, au pays. La seule différence, c'était le sang, *'o sango*, ce qui n'était pas une différence de rien.

« J'aime pas ça. En plus, on est en retard à cause de cette putain de roue crevée. Ça va pas. Je le sens, là. » Théâtral, Néris montra son ventre.

Un geste que Cannavaro capta du coin de l'œil dans la pénombre électronique de l'habitacle de l'Audi. Jean-François était nerveux, replié sur lui-même telle une boule de tension. Tant et si bien que, depuis six cents kilomètres, il n'avait pas pensé à reculer le siège de leur voiture pour donner un peu d'espace à sa longue carcasse noueuse.

Simone Cannavaro devinait les yeux bleus de son voisin qui scrutaient l'obscurité, anticipaient la route à prendre, trahissaient son impatience d'être arrivé, d'en finir. Sa peur aussi. « *Gesù !* T'es plus superstitieux qu'une vieille pute ! Calme-toi.

— Pourquoi on est obligés de parler avec l'autre enculé, là, ce *Figo Loco* ? »

Cannavaro ricana. « *Hijo Loco*. Le Fils Fou.

— Encore un surnom à la con.

— Si j'étais toi, je surveillerais mes paroles tout à l'heure, parce que c'est son père qui lui a demandé de le représenter et que moi, je l'aime bien son père. »

Hochement de tête. Néris montra du doigt un panneau qui venait d'apparaître dans le faisceau des phares. *Lafrançaise*. « On se rapproche.

— Comment tu le connais ce trou ?

— C'est toi qui voulais un endroit tranquille, pas loin de Cahors, pour un rendez-vous nocturne, non ?

— Caprice du *Loco*. » Simone Cannavaro soupira. « Ça aurait tenu qu'à moi, on se serait retrouvés en bord de mer. Hors saison, c'est désert et on peut surveiller les plages de loin.

— Ici, on sera pas emmerdés non plus. L'hiver, c'est ravitaillé par les corbeaux. » Néris regarda dehors. Les bas-côtés gris défilaient à toute vitesse. Simone Cannavaro l'imitait et ne parlait plus. « On a cherché une ferme à retaper par ici, Hélène et moi, l'an dernier. Elle voulait une maison loin de Marseille, pour l'été. On en a vu plusieurs mais finalement, on a choisi l'Aveyron. Par ici, il y a trop de nègres et d'Arabes.

— Partout, il y en a trop. Faudrait les renvoyer chez eux. Et ceux qui veulent pas partir, faudrait les buter. »

Adrián Ruano regarda une nouvelle fois sa montre. Il espérait que les autres ne tarderaient plus, vaguement inquiet de leur retard. Il restait encore une bonne vingtaine de minutes avant l'horaire prévu pour l'annulation pure et simple du rendez-vous.

Javier s'envoya le dernier trait étalé sur le tableau de bord, renifla, se releva. « Barrons-nous. Démarre, Feíto.

— Non ! » L'avocat avait parlé sur le ton de celui qui ordonne. Et l'ordre avait suspendu le geste du *sicario*.

Javier Greo-Perez se retourna, hargneux. « *Qué*…

— Ton père tient à cette collaboration. Beaucoup. Il me l'a encore répété ce matin au téléphone. Je l'ai rassuré en lui disant que toi-même tu avais compris son importance. »

Extrait de la publication

Ruano attendit un peu avant de poursuivre. « Jamais personne n'a réussi à faire rentrer cette quantité en France d'un seul coup. Beaucoup de gens comptent sur nous. Sur toi. Si tu réussis là où tout le monde a échoué, Javier, tu seras *el rey*, de ce côté-ci de l'Atlantique. *El patrón* ! »

Pas difficile de percevoir les signes de l'intense réflexion qui agitait le *pequeñito*[1] cerveau coké du jeune Colombien. Il se voyait déjà au sommet, respecté, recevant les grands chefs de la *Valle* venus en pèlerinage lui rendre hommage à lui, l'unique, celui qui, tout seul, était parvenu à conquérir un nouveau marché gigantesque et prometteur.

Dans les yeux du jeune Greo-Perez, Ruano lisait également son avenir. Pour le moment, le gamin avait encore besoin d'Adrián, pire même, il avait reçu l'ordre de travailler avec lui, d'apprendre. Même à son fils Don Alvaro n'aurait pas pardonné de tuer l'avocat maintenant. Trop tôt. Mais une fois leurs petites affaires sur les rails, lorsque Javier penserait être autonome, après avoir attendu un temps suffisamment *poli*, six mois, huit mois, un an peut-être, il se débarrasserait d'Adrián.

S'il ne mourait pas d'une overdose de coke frelatée avant.

« *Jefe ?* » Rodrigo interrompit la rêverie de son *boss* et fit signe qu'il voulait sortir.

D'un geste impatient de la main, Javier lui donna son aval.

Feíto ouvrit la portière du Range Rover et aussitôt le froid sec envahit l'habitacle. Le *sicario* referma, fit quelques pas devant la voiture, dans le halo des phares, se retourna pour regarder derrière lui, confus, puis disparut sur la

1. Tout petit, en espagnol.

Extrait de la publication

droite. Il avança d'une dizaine de mètres dans l'obscurité, jusqu'à la ligne d'arbres, et s'arrêta devant une souche. Cela faisait bien une demi-heure que Rodrigo n'en pouvait plus de se retenir et, à présent, maladroit, il était pressé de descendre sa braguette.

Il avait déjà commencé à pisser lorsqu'il aperçut une forme bizarre devant lui, sur sa gauche, appuyée contre un tronc, tellement inattendue qu'il mit quelques secondes à l'identifier.

Une moto.

En alerte, Feíto s'interrompit et, le sexe encore à l'air, dégoulinant, glissa immédiatement une main dans son dos, à la recherche de la poignée de son Ka-Bar. Il dégagea le long couteau de combat noir anodisé. Après quelques secondes d'observation silencieuse, il décida d'aller voir.

Derrière lui, dans la voiture, la discussion se poursuivait, en sourdine. Ruano expliquait que les Napolitains avaient trouvé une manière révolutionnaire de conditionner le produit, via des pêcheries, avec des poulpes ou des débris de poisson blanc arrangés en filets, congelés puis emballés. Un stratagème destiné à déjouer l'examen visuel et l'odorat des chiens, qui permettait d'inclure jusqu'à quarante pour cent du poids total en drogue dans une cargaison.

Arrivé devant la moto, Rodrigo constata que c'était une grosse cylindrée japonaise, apparemment en bon état.

Il toucha le moteur. Froid. Écouta. Les voix de son *boss* et du pédé de Madrid, un souffle d'air.

Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité et il se mit à observer le sol alentour. La silhouette d'un homme couché sur le ventre, immobile, se matérialisa bientôt devant lui.

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

CITOYENS CLANDESTINS, 2007 (Folio Policier n° 539)

Extrait de la publication

Le serpent aux mille coupures
DOA

Cette édition électronique du livre *Le serpent aux mille coupures*
de *DOA*
a été réalisée le 18 novembre 2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2009 par FLOCH
(ISBN : 9782070124725)
Code Sodis : N32078 - ISBN : 9782072310935
Numéro d'édition : 166349

Extrait de la publication